

Dulac, Dulac and C<sup>o</sup>

Il y a deux ans, un matin d'avril, M. Dulac, employé au ministère des Travaux Publics (Joli garçon, châtain clair, vingt-six ans), passait rapidement devant le bureau de son hôtel meublé.

Rapidement, parce que... loyer en retard... acompte promis... enfin, ce n'est pas notre affaire...

—Une lettre pour vous ?  
—Ah !  
—Avec timbre anglais ?  
—Tiens !

M. Dulac, relevant sur ses pas, prit la lettre tendue avec curiosité d'une part et anxiété de l'autre, par la dame...

Mais sans dire un mot qui pût satisfaire l'une ou l'autre des émotions de la dame de l'hôtel, M. Dulac examina la suscription de la lettre en s'éloignant à pas vifs.

Monsieur Dulac, à Paris.

Pas autre chose.

Voilà qui est singulier. Il ne connaissait pourtant personne en Angleterre ?

Après cent conjectures sur le contenu de l'enveloppe, il l'ouvrit enfin.

Il aurait dû commencer par là.

La lettre disait ceci :

" Monsieur Dulac,

" Je vous suppose célibataire ; eh bien ! M. Dulac, voulez-vous épouser une jeune fille charmante, riche, extrêmement peu musicienne, bien élevée, blonde ? Si vous redoutez une mystification, n'en parlons plus. Si vous avez la foi, venez. Venez à Douvres, chez M. Bonderby (suivaient le nom de la rue et le numéro de la maison). On vous donnera là toutes explications évidemment nécessaires en cette affaire.

" Votre serviteur,

" BONDERBY (WALKER.) "

Monsieur Dulac, à Paris et pas d'adresse particulière.

Evidemment, il ne s'agit pas de moi... Il doit y avoir mal donné.

Il n'y a pas qu'un homme qui s'appelle Dulac à la grande foire parisienne, je suppose.

M. Dulac regardait de nouveau l'enveloppe, en cogitant de la sorte.

L'enveloppe portait plusieurs renvois, tracés successivement en encre de différente couleur, par des plumes des facteurs exaspérés.

La lettre avait beaucoup erré dans Paris, avait été renvoyée par divers, avant d'être acceptée définitivement par la dame du bureau de l'hôtel.

La lettre à la main, M. Dulac arrivait au ministère, escaladait les quatre étages conduisant à son bureau.

Dans le couloir de la cellule quotidienne où il passait la journée, avec deux ou trois camarades, à s'exercer au tir javanais, en lançant un couteau dans les cartons verts des " affaires urgentes, " il rencontrait un collègue qui s'appelait Dulac.

—Cette lettre ne vous serait-elle pas adressée, disait le Dulac No 1 au Dulac No 2.

Le Dulac No 2 lisait la lettre à son tour.

Mais il n'en lisait que la première ligne et la rendait à son collègue en riant.

—J'ai reçu la même il y a trois mois, ajouta-t-il.

—La même ?

—Sûr sœur jumelle, oui.

—Voilà qui est étrange !

—C'est une mystification !

—Vous croyez ?

—J'en suis convaincu ! Aussi n'ai-je pas été à Douvres.

—Eh bien, voulez-vous que je vous dise ! j'ai envie d'y aller, moi... Autant employer mon congé de Pâques à cette excursion qu'à autre chose.

—Ainsi soit-il. Mais rappelez-vous l'amour du fun, de la grosse plaisanterie chez les Anglais. Mystifier un Français, se ficher d'un " mangour de grenouilles, " quel triomphe !

—C'est égal... J'en serai quitte, d'ailleurs, pour prendre la revanche de Waterloo sur la joue de mon correspondant, s'il est un facétieux *coquety*.

—Comme il vous plaît, mon cher !

Les deux Dulac se quittèrent après ce court dialogue. Le no 1 pour aller faire sa partie de tir javanais dans son bureau, le no 2 pour aller déjeuner.

Il faut bien perdre le temps de l'Etat comme on peut.



Piano.



Diminuendo.



Fortissimo.



Crescendo.



Dolce.



Rallentando.

Pâques venu, M. Dulac prenait le chemin de fer du Nord, s'embarquait à Calais, après un excellent déjeuner, offrait ce déjeuner aux poissons (pauvres bêtes !) vingt minutes plus tard, arrivait à Douvres avec un fort mal de tête et glacé comme s'il avait fait la retraite de Russie.

Comme le soleil, un soleil anglais qui semblait avoir un rhume de cerveau, se dissipait à s'en aller coucher, (ce qu'il aurait bien dû faire dès le matin au lieu d'attrister tout le monde par sa mine pileuse pendant toute la journée,) monsieur Dulac frappait avec violence à la porte de M. Bonderby à grands coups de son sac de nuit.

On l'introduisit bientôt dans une chambre sans luxe aucun où se trouvaient un gai vieillard et une jolie demoiselle.

Le jeune employé, le chapeau à la main, s'écriait gaiement :

—C'est à M. Bonderby que j'ai l'honneur de parler ?

—Oui.

—Monsieur Dulac, c'est moi ! me voilà.

—Admirable ! répondait le gai vieillard, qui s'exprimait en français.

—Soyez le bienvenu, ajoutait la jolie fille dans le même langage.

—Et d'abord, reprenait le gai vieillard, prenons le thé, mon cher.—Florence, faites servir le thé.

—Le thé et une côtelette ? mon cher monsieur.

Monsieur Dulac acceptait tout ce qu'on voulait bien lui offrir.

À la fin du thé on s'expliquait, et Monsieur Dulac faisait sa courte biographie.

J'ai un ami, disait alors le gai vieillard, j'ai un ami, négociant à Londres, qui cherche pour sa fille un mari. Mais il ne veut pour elle qu'un mari du nom de Dulac.

—Tiens !

—Oui, et pour une raison très simple,

—Hum !

—Très simple. La nature n'a pas exaucé le rêve de mon ami. Il voulait un fils. Il n'a qu'une fille charmante. Or il s'appelle Dulac, nom assez rare en Angleterre et dont il est fier, car son grand-père, son père, et lui trouveraient pénible de voir sa maison de commerce prendre après sa mort, un autre raison sociale que " Dulac, Dulac and Co. " Alors, vous comprenez, il veut un Dulac pour gendre ! Il m'a chargé d'écrire à tous les Dulac de Paris la lettre que vous avez reçue, avec tous les Dulac du Bottin, sans doute. Je l'ai fait consciencieusement. Mais vous êtes le premier Dulac qui a pris la peine de se déranger. Reposez-vous donc ici ce soir et demain. Nous ferons quelques excursions. Après quoi je vous accompagnerai à Londres, chez mon ami Dulac & Co.

On fit quelques excursions. Miss Florence Bonderby était ravissante et d'une grâce sans apprêt qui semblait sans prix à monsieur Dulac.

Si bien que le lendemain—et les jours suivants,—monsieur Dulac, en compagnie de Mlle Florence Bonderby et de son aimable père, explorait tous les environs de Douvres avec enchantement.

Un peu trop de sable, aux environs de Douvres, mais, bast ! Miss Florence peuplait si gentiment ces sables !

Enfin, au bout d'une semaine, monsieur Dulac se rappelait avec douleur que son congé était près d'expirer, et qu'il fallait quitter Douvres, dont les sables apparaissaient, maintenant, comme couverts de fleurs à ses yeux.

Un soir, M. Bonderby annonçait que l'ami Dulac (de la Cité,) instruit de la présence, à Douvres du Dulac, de ses rêves, attendait le lendemain à Londres l'hôte de son ami Bonderby.

À cette nouvelle, monsieur Dulac faisait soudain une mine de déterré, et, interrogé sur le motif de sa pâleur subite, il s'écriait :

—Je ne veux pas aller à Londres !

—Pas aller à Londres !

—Non. Je veux retourner à Paris... tout seul... seul !

Miss Florence rougissait en regardant la mer.

—Et pourquoi renoncez-vous à la belle position qui vous attend à Londres, demandait M. Bonderby ; une femme aimable ! une grande fortune ! c'est absurde, cher monsieur !

—Pourquoi ?—Parce que... oh ! tant pis, j'éclate !—Parce que j'aime Mlle Florence Bonderby !